

# LES PASSAGES

CENA FURIOSA», D'APRÈS MONTEVERDI

d'Ingrid von Wantoch

Rekowski

Installée à Bruxelles, l'artiste franco-allemande au nom silésien est belge parce que la Belgique est ce carrefour de nulle part, ce marché aux puces où l'Europe se figure au milieu des chamailleries des deux tribus, dans les ruines mouvantes d'une capitale perpétuellement en chantier. Avec sept spectacles depuis 1994, les recherches de l'atelier d'Ingrid von Wantoch Rekowski (IVWR) s'imposent entre les institutions théâtrales et lyriques, grâce à une subtile équation entre corps et voix à l'échelle d'un collectif de comédiens, chantres du grotesque méticuleux.

« INGRID VON COMMENT DÉJÀ ? Si, si, vous en avez déjà entendu parler... ». La presse, lors du Festival d'Aix-en-Provence en juillet 1999, s'est déchaînée à propos du « cas Rekowski »... Prétexte de la polémique : sa mise en scène de *Cena furiosa*, d'après des madrigaux de Monteverdi (cf. *Audaces théâtrales à Aix*, dans *Cassandra* N° 31). Dans *Le Nouvel Observateur*, Jacques Drillon écrit de sa plus belle plume que « le seul chef-d'œuvre du dernier festival d'Aix, c'est à elle qu'on le doit », en invoquant le « génie » du metteur en scène. En contraste, Pierre Petit, dans *Le Figaro*, l'accusa « d'une espèce de crime de lèse-génie qu'il est impossible de lui pardonner » ! Un *anti-génie*, c'était encore plus génial, à en croire cette ambiance de scandale (qu'on croyait pourtant disparu à la fin du siècle des avant-gardes). L'occasion de finir le XX<sup>e</sup> siècle par une ultime rupture esthétique ?

« L'affaire Cena » démontait l'inculture théâtrale des critiques musicaux chargés par leurs journaux de rendre compte de spectacles lyriques

au diapason de la dramaturgie contemporaine. Avec le *Barbe-Bleue* de Bartok, Pina Bausch avait fait les frais de la même incompréhension du public « mélomane » (au Théâtre de la Ville, le même spectacle aurait été reçu avec bienveillance). Car les publics du théâtre et de l'opéra ne cultivent pas la même conception du temps.

À Aix, révélateur était le malaise de certains spectateurs quand le silence – hanté par le théâtre – se prolongeait entre les madrigaux... « Musique, musique ! » criaient les festivaliers comme des drogués ; ils avaient peur du manque... de divertissement ; ils ne supportaient pas trois minutes d'attente, afin que le jeu seul des comédiens-chanteurs fasse événement. Pourtant, historiquement fondée, cette « grande bouffe » musicale déployait une profuse allégorie des sens, telle que la peinture baroque, ivre de Vanités, s'était acharnée à la représenter dans le bric-à-brac de l'atelier du peintre. Mais ce tableau vivant était filmé par Luis Buñuel : les manies sophistiquées des convives viraient aux tics obsessionnels, aux réflexes animaux ! Léchant, caressant, reniflant, suçant, scrutant, animés par une gestuelle dépra-

vée, les princes délicats n'étaient que de perverses marionnettes... « L'humain doit rester visible à travers l'étrange, explique la maîtresse du jeu, comme s'il y avait des loupes sur le concret des corps. »

Le corps... Le regard et l'écoute! En témoignage sa mise en scène du célèbre *Combattimento di Tancredi e Clorinda*, séquence qui conclut *Cena furiosa*. Chanteurs et comédiens représentent leur public. Le combat physique des deux amants se joue sur onze visages, qui semblent suivre avec attention un spectacle hors de notre portée, dans l'imaginaire musical. Dans le clair-obscur de la nuit d'été, ce magnifique portrait de groupe – tableau de regards mêlés vers l'invisible – fait vivre idéalement les voix et suffit à tout théâtre.

De même, dans *A-Ronne II* (spectacle qui a fait connaître la griffe « IVWR » à travers l'Europe, repris toutes les saisons depuis 1996), les déplacements des cinq comédiens se limitent à une entrée loufoque, avant que cinq fauteuils excentriques ne les retiennent prisonniers, cul de plomb et bustes tordus, visages tendus pour libérer les sons les plus étranges.

pourrait être pédant – or dans cette mise en scène, *A-Ronne II* devient captivant, drôle et incisif comme du Tex Avery!

À la fois chef de chant et directrice d'acteurs – maîtresse des « chœurs à corps » – IVWR transforme l'écoute abstraite d'*A-Ronne II* en un concentré d'opéra. Sa monade leibnizienne? Chaque acteur (Sophia Leboutte, Annette Sachs, Dominique Grosjean, Patrick Lerch et Pietro Pizuti) joue dans son monde et reflète un univers supérieurement cohérent: une galerie de portraits maniéristes, un bal de vampires idiots en costumes Renaissance associe la déconstruction polyphonique de ce curieux poème éclaté avec un jeu hautement « comique » de gestes en contrepoint les uns des autres... Dès qu'une forme s'installe de manière insistante (animalité grotesque, caricature du cinéma japonais), les

*Ce n'est pas un clip de Berio, mais bien la quintessence du théâtre lyrique en train de naître ou de disparaître...*

Cet art singulier, inattendu, mélange de minimalisme et de grotesque, de précision obsessionnelle et d'humour « énaurme », suppose un long travail de laboratoire avec une équipe soudée, pour établir une grammaire nouvelle de postures et de gestes, d'articulations vocales, de rencontres dans l'espace... Ces exercices établissent une partition du jeu scénique qui conduit le comédien.

Recherches radicales qui prirent la forme d'un spectacle-limite: *La Chose effroyable dans l'oreille de V*, vu à Nanterre, Strasbourg, Berlin et Munich. En vestons et robes du soir, vêtus comme les moudains de *L'Âge d'or* de Buñuel, sept comédiens déambulent entre des meubles et objets aux fonctions improbables, bric-à-brac trouvé aux puces ou dans les réserves du Théâtre des Amandiers.

Improvisations croisées? Déterminé dans sa démarche et ses attitudes comme une pièce du jeu d'échecs, chaque acteur suit un parcours différent tous les soirs; les rencontres entre les protagonistes sont donc variables et, sous contraintes formelles, d'étranges dialogues sans paroles s'improvisent entre ces drôles de messieurs-dames... Ils amplifient peu à peu l'étrangeté du quotidien dans un décalage progressif des comportements et des tics, des fascinations et des phobies de tout un chacun. Comme les parties d'échecs, les représentations de *La Chose effroyable dans l'oreille de V* ne se ressemblent pas, courtes ou longues, menacées par l'ennui de l'aléatoire et dynamisées par d'irrésistibles moments de grotesque. Alors, quand « la chose se passe », la mécanique psycho-sociale des échanges prend une dimension anthropologique. Et si cette drôle de tribu belge – échappée des tableaux d'Ensor et de Magritte –, était la nôtre? ▲

**Christophe Deshoulières**



IVWR RÉPÉTANT « LA CHOSE EFFROYABLE... »

En 1974, Luciano Berio avait conçu cette pièce radiophonique pour cinq voix comme un madrigal à la manière évocatrice de l'ère Gesualdo-Monteverdi... C'est la musique contemporaine qui amena IVWR à la théâtralité baroque. Toutefois, chez Berio, le langage n'évoque pas les amours des nymphes et des bergers, mais sa propre entropie phonétique à travers un texte elliptique, concassé, éclaté d'Edoardo Sanguineti, syllabaire d'un alphabet ancien au milieu d'intimidants fragments idéologiques (de Luther à Marx, de Dante à T.S. Eliot, en passant par les ratures que Goethe prête à Faust quand il tente de traduire la Bible). Cela

cinq chanteurs « zappent » vers des dimensions inédites de leurs échanges... Heureusement, même quand chacun semble se replier sur soi, autiste vocal et gestuel, le groupe n'abdique jamais le souci supérieur du contrepoint sonore et visuel. Ce qui évite à la mise en scène de n'être qu'un collage de situations fortes – ce n'est pas un clip de Berio! Mais bien la quintessence du théâtre lyrique en train de naître ou de disparaître... Neuf, le sentiment ambigu d'extrême contrainte formelle et de jubilante liberté qui se dégage de ce court spectacle fait entrer *A-Ronne II* dans le club fermé des rares réussites fondatrices du spectacle expérimental au XX<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup>

1. Trente ans après la célébration simultanée des grands repères (Wilson, Grotowski, Kantor, etc.), nous devrions interroger la critique sur son incapacité à promouvoir de nouvelles références expérimentales. Il est moins grave de se tromper que de s'endormir.

***La Chose effroyable dans l'oreille de V.*** Théâtre des Amandiers (T&M), Nanterre, novembre 1999.

***A-Ronne II.*** Théâtre des Bouffes du Nord, Paris, février 2000.

***Cena furiosa.*** Reprise au Théâtre de la Monnaie, Bruxelles, en mai 2001.